

Théorie monétaire de la valeur.

Monnaie et crise chez Marx

Michael Heinrich

1. Le marxisme traditionnel du mouvement ouvrier

TOUTE DISCUSSION sur l'importance que peut avoir la critique économique de Marx pour une analyse du capitalisme contemporain se heurte tout d'abord à une série d'idées figées sur le « marxisme » et la « théorie économique de Marx » qui dominent non seulement le grand public, mais aussi une bonne partie des débats en sciences sociales. Ces idées sont moins le fruit de l'étude de l'œuvre de Marx que de l'histoire de l'influence de ses idées dans le mouvement ouvrier.

Dès les derniers écrits de vulgarisation d'Engels, la social-démocratie de la fin du XIX^e siècle a commencé un processus au cours duquel ce qui était l'entreprise inachevée de la *critique* marxienne s'est vue transformée en une *vision globale du monde*, un agglomérat de théorie bourgeoise du progrès, de philosophie hégélienne simplifiée et de fragments de concepts marxistes. Cette vision du monde fournissait des formules simples pour la propagande des partis ouvriers et l'orientation intellectuelle du mouvement ouvrier, avide d'éducation mais largement exclu (de l'éducation) du monde bourgeois. Cette

vision du monde a continué à se développer et s'est retrouvée « mise à plat » dans le « marxisme-léninisme » qui est devenu en Union soviétique à partir des années 1930 une simple idéologie de légitimation du parti et de l'État ¹.

À partir des années 1920, plusieurs aspects de ce marxisme idéologique du mouvement ouvrier social-démocrate et communiste ont été remis en question. Avec les travaux de Korsch ² et de Lukács ³ ainsi que la théorie critique issue de l'Institut de recherche sociale de Francfort, un « marxisme occidental ⁴ » s'est formé, identifiant alors comme l'une des causes de la crise du mouvement ouvrier la dogmatisation du marxisme traditionnel. Toutefois, la critique se concentrait en premier lieu sur ses fondements philosophiques, théoriques et historiques : il était ainsi critiqué que la dialectique se réduise à être des « lois du mouvement » universelles, et qu'un déterminisme historique soit largement répandu. En revanche, ce qui relevait de la théorie économique du marxisme traditionnel a généralement été reçu de manière non critique : certes, dans les années 1920 et 1930, les résultats – réels ou supposés – de l'économie marxienne ont été vivement débattus (comme la « théorie de la paupérisation » ou de l'« effondrement »), mais l'*espace théorique* dans lequel le marxisme traditionnel concevait la « doctrine économique de Marx » n'a longtemps pas été remis en question, même par le « marxisme occidental ». Et c'est justement cet espace

1. La réduction et la dogmatisation du marxisme dans le mouvement social-démocrate et communiste ont déjà été étudiées, par exemple par Iring FETSCHER, *Karl Marx und der Marxismus. Von der Philosophie des Proletariats zur proletarischen Weltanschauung*, München, 1967, Oskar NEGTE, *Marxismus als Legitimationswissenschaft. Zur Genese der stalinistischen Philosophie*, « Einleitung », in Nikolai BUCHARIN & Abram DEBORIN, *Kontroversen über dialektischen und mechanistischen Materialismus*, Frankfurt/M, 1969, Hartmut MEHRINGER & Gottfried MERGNER, *Debatte um Engels*, 2 vol., Reinbek, 1973, Helmut FLEISCHER, *Epochenphänomen Marxismus*, Hannover, 1993.

2. Karl KORSCH, *Marxisme et philosophie* (1923), Paris, Allia, 2012.

3. Georg LUKÁCS, *Histoire et conscience de classe* (1923), Paris, Éditions de minuit, 1984.

4. Perry ANDERSON, *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977.

théorique qui caractérise encore aujourd'hui en grande partie les représentations courantes d'une « économie marxiste ».

Ce qui est constitutif de cet espace théorique, c'est d'avoir transformé la *critique* marxienne de l'économie politique en une économie politique qui, fondamentalement, ne quitte pas le champ théorique de l'économie politique classique. Depuis Engels et Kautsky, Marx est considéré comme le grand économiste du mouvement ouvrier, qui a repris la théorie de la valeur-travail de l'économie politique classique, est parvenu à partir d'elle à montrer l'existence de l'exploitation de la force de travail et à démontrer que contrairement aux promesses d'harmonie de l'économie bourgeoise, les crises économiques périodiques seraient toujours plus fortes. Marx apparaît ainsi comme le représentant le plus conséquent de l'économie politique classique – on ne parvient plus à distinguer dans ses analyses de différence *catégorielle* fondamentale.

Généralement, l'économie marxiste est aussi traditionnellement associée à une autre dimension : la critique marxienne du capitalisme est conçue comme une critique des rapports parce qu'ils seraient « injustes ». La théorie de la valeur-travail se présente comme une légitimation de la revendication des travailleurs et des travailleuses sur l'ensemble de ce qui est produit, de sorte que l'« exploitation » dont parle Marx apparaît comme une violation des exigences élémentaires de justice. Dans cette perspective, le capitalisme aurait comme tare la plus grande de générer une mauvaise répartition, et ceci devrait alors être modifiée soit par le réformisme de l'État social, soit par la révolution.

Enfin, on trouve souvent une notion d'« idéologie bourgeoise » conçue comme la dissimulation plus ou moins consciente des rapports réels. La tâche centrale d'une critique marxiste de l'idéologie consisterait alors à la démasquer : à montrer à qui profite telle ou telle conception. Parfois, la critique de l'idéologie est réduite à la déduction d'une conception à partir de la position sociale de son auteur. Si « l'idéologie bourgeoise » consiste à avoir un certain point de vue ou à défendre un intérêt particulier, il

en va de même pour le marxisme : il doit sa « bonne » conscience au « point de vue de la classe ouvrière » ou à l'intérêt de dépasser le capitalisme.

Ces conceptions trouvent certes des points d'appui dans *Le Capital* de Marx, mais on peut se demander si, à partir des trois éléments que l'on vient de décrire, la conception traditionnelle ne passe pas à côté de contenus essentiels dans la critique de l'économie politique. Cette conception traditionnelle de la « théorie économique de Marx » n'a été fondamentalement remise en question qu'à partir des années 1960, lorsque *Le Capital* a été lu dans une nouvelle perspective, notamment à la suite des mouvements de protestation des étudiants et sous l'influence des approches philosophiques et méthodologiques du « marxisme occidental » : on ne s'interrogeait plus seulement sur les résultats de l'exposé de Marx, mais on s'intéressait désormais davantage à la structure méthodique de son argumentation.

Il est apparu assez rapidement qu'il existait une différence considérable entre la conception traditionnelle, qui voyait dans *Le Capital* avant tout la description d'une histoire du développement du capitalisme⁵, et l'intention de Marx de réaliser une analyse catégorielle du mode de production capitaliste « dans sa moyenne idéale⁶ ». Ce constat a été formulé dans des contextes théoriques très différents : en France, la critique de l'« historicisme » opérée par Althusser⁷ et ses élèves se nourrissait surtout de l'influence exercée par le structuralisme, tandis que les différentes tentatives

5. Les présentations de l'économie de Marx par Sweezy et Mandel, très influentes jusque dans les années 1970, expriment particulièrement bien cette conception traditionnelle (Paul M. SWEEZY, *Theorie der kapitalistischen Entwicklung. Eine analytische Studie über die Prinzipien der Marxschen Sozialökonomie*, Frankfurt/M, 1970, Ernest MANDEL, *Traité d'économie marxiste* (1962), Paris, C. Bourgois, 1986). Ses racines remontent à l'introduction populaire de Kautsky au livre I du *Capital* et au supplément d'Engels au livre III du *Capital*, où il conçoit l'étude de Marx sur la circulation simple de la marchandise et de l'argent comme une représentation abstraite d'une « production marchande simple » précapitaliste (Karl KAUTSKY, *Karl Marx Oekonomische Lehren*, Stuttgart, 1887).

6. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 839 ; LPII, p. 1440.

7. Louis ALTHUSSER, *Lire Le Capital* (1965), Paris, PUF, 2014.

de reconstruction de la « logique » du *Capital* de Marx dans le débat ouest-allemand⁸ étaient, elles, fortement influencées par la confrontation avec la philosophie hégélienne.

L'étude de la structure catégorielle de l'argumentation marxienne fit rapidement apparaître que l'intention de Marx n'était pas simplement de fournir une *autre* économie politique (ce que la conception traditionnelle suppose), mais une critique de l'économie politique : cette conception emphatique de la notion de critique n'a pas seulement pour objet des déclarations individuelles ou des approches théoriques individuelles, mais les *fondements catégoriels* de l'économie qui font de l'économie une science. Ce ne sont pas seulement les erreurs de certains économistes, leurs affirmations particulières sur la valeur et le capital qui doivent être critiquées, mais la manière dont la valeur et le capital sont *formés* en tant qu'*objets* de la science économique⁹. Marx lui-même souligne ce point à plusieurs reprises lorsqu'il expose la manière dont il se réfère au fond à la formation des théories de l'économie politique classique :

L'économie politique a certes analysé, bien qu'imparfaitement, la valeur et la grandeur de la valeur, et découvert le contenu caché sous ces formes. *Mais elle n'a jamais posé ne serait-ce que la simple question de savoir pourquoi ce contenu-ci prend cette forme-là*¹⁰...

8. Hans-Georg BACKHAUS, *Zur Dialektik der Wertform*, in Alfred SCHMIDT (éd), *Beiträge zur marxistischen Erkenntnistheorie*, Frankfurt/M, p. 128-152, 1969, Helmut REICHEL, *Zur logischen Struktur des Kapitalbegriffs bei Karl Marx*, Frankfurt/M, 1970, PEM, *Das Kapitel vom Geld. Interpretation der verschiedenen Entwürfe*, Berlin, 1973, Veit-Michael BADER et al., *Krise und Kapitalismus bei Marx*, 2 vol., Frankfurt/M, 1974.

9. Le fait que la critique marxienne de l'économie politique provienne d'une nouvelle compréhension de l'objet a été mis en évidence notamment par Brentel (Helmut BRENTTEL, *Soziale Form und ökonomisches Objekt. Studien zum Gegenstands- und Methodenverständnis der Kritik der politischen Ökonomie*, Opladen, 1989) à la suite des travaux de Backhaus (rassemblés dans Hans-Georg BACKHAUS, *Dialektik der Wertform. Untersuchungen zur Marx'schen Ökonomiekritik*, Freiburg, 1997).

10. Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 95 ; p. 91 sq., souligné par M.H.

Marx ne critique donc pas seulement les résultats auxquels aboutit l'économie politique classique, mais les questions qu'elle se pose ou l'absence de certaines questions, ce qui indique que certaines formes sont considérées comme si naturelles qu'elles ne doivent plus du tout être remises en question.

Une telle formation de l'objet théorique ne peut cependant être indépendante des capacités et des idées des différents économistes que si elle est elle-même rendue possible par un certain contexte objectif qui la rend plausible et lui confère de l'évidence. C'est ce rapport-là que Marx qualifie de « fétichisme » : les catégories « inversées » tirent leur plausibilité de la perception d'un rapport social dans lequel les hommes médiatisent leurs relations sociales par le biais de choses, de sorte que leurs propres relations leur apparaissent comme des relations entre des choses. Lorsque Marx parle du fétichisme du monde de la marchandise, cela n'a rien à voir avec le discours répandu sur l'incompréhensibilité du monde moderne ou avec la nostalgie de rapports simples. Il s'agit plutôt de « formes de pensée qui ont [...] une objectivité¹¹ », qui sont générées par la forme spécifique prise par la circulation sociale elle-même, et qui se présentent comme des catégories apparemment naturelles pour analyser cette circulation, de sorte qu'à l'inverse, ces rapports spécifiquement sociaux apparaissent alors comme une « forme naturelle » immuable de la société. La critique de l'économie politique implique donc toujours aussi une critique de la connaissance : une critique des formes de conscience au sein desquelles la connaissance est se constitue¹².

L'analyse du fétichisme ne se limite cependant pas à la célèbre sous-section sur le caractère fétiche de la marchandise du livre I du *Capital*, qui est souvent l'unique point de référence

11. *Ibid.*, p. 90 ; p. 86.

12. Ce lien a, quant à lui, seulement été débattu à plus grande échelle dans les années 1970, à la suite des travaux de Sohn-Rethel et de Müller (Alfred SOHN-RETHEL, *Geistige und körperliche Arbeit. Zur Theorie der gesellschaftlichen Synthesis*, Frankfurt/M, 1970, Alfred SOHN-RETHEL, *Materialistische Erkenntniskritik und Vergesellschaftung der Arbeit*, Berlin, 1971, Rudolf Wolfgang MÜLLER, *Geld und Geist*, Frankfurt/M, 1977).

de ces débats, elle se poursuit bien plutôt à travers les trois livres du *Capital*. Tous les rapports de production bourgeois sont fétichisés, de sorte qu'à la fin du livre III du *Capital*, Marx peut parler d'un « monde enchanté, inversé, [...] à l'envers¹³ » dans lequel évoluent les « agents » du mode de production bourgeois (les ouvriers, tout comme les capitalistes).

Cela rend également caduque la conception de l'idéologie que nous avons décrite plus haut, et qui ne voit dans l'idéologie qu'une fausse conscience partant d'un intérêt particulier. La formule bien connue de *L'Idéologie allemande*, selon laquelle les idées de la classe dominante sont les idées dominantes¹⁴, occulte justement ce point décisif : les « inversions » fondamentales dans la conception de la société bourgeoise ne sont pas du tout produites consciemment – tous ses membres y sont soumis. Marx met cela particulièrement en évidence dans son analyse de la forme-salaire : le salaire en tant que « prix du travail » (au lieu de prix de la force de travail) est certes une « expression imaginaire », mais qui provient des rapports de production eux-mêmes¹⁵ ; c'est sur la forme-salaire que « reposent l'ensemble des représentations juridiques du travailleur aussi bien que du capitaliste¹⁶ ».

13. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 838 ; Paris, Éditions sociales, p. 750.

14. Karl MARX, *L'Idéologie allemande*, MEW 3, p. 46 ; LP III, p. 1080.

15. Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 559 ; p. 601.

16. *Ibid.*, p. 562 ; p. 605, souligné par M.H. – De même que les inversions ne se réduisent pas à la manipulation intéressée des dominants, on ne peut pas non plus déduire que la perspective du prolétariat lui donne une possibilité de connaître qui serait particulièrement privilégiée. C'est pourtant ce que l'on suppose quand – comme dans le marxisme-léninisme – on prétend que Marx ne peut analyser le capitalisme de manière adéquate que parce qu'il se place du « point de vue du prolétariat ». La position défendue par Ganßmann, selon laquelle la théorie de la valeur de Marx se rattache « aux expériences et aux intérêts des salariés », et qu'il analyse son objet « dans une perspective de participant qui est reconstruite théoriquement (et donc rationalisée) par les salariés » (Heiner GANßMANN, *Geld und Arbeit. Wirtschaftssoziologische Grundlagen einer Theorie der modernen Gesellschaft*, Frankfurt/M, 1996, p. 88 sq.), paraît donc, considérée depuis le prisme de ces mystifications identifiées par Marx, également peu plausible.

Partant de ce concept de critique, il n'est alors plus possible de critiquer le capitalisme en criant à l'« injustice ». C'est surtout le débat avec Proudhon, qui n'est plus mené dans le *Capital* que de manière indirecte ou dans des notes de bas de page, qui montre clairement que Marx n'exclut nullement la justice des inversions produites par la société bourgeoise : ce qui apparaît comme des principes de « justice éternelle » n'acquiert sa plausibilité que dans des conditions sociales spécifiques¹⁷, les normes de justice ne sont donc pas du tout liées à une justification rationnelle. C'est pourquoi Marx renonce à critiquer le capitalisme en tant qu'il serait « injuste » : la puissance de l'analyse marxienne de l'échange entre le capital et le travail consiste justement à montrer que l'appropriation de la plus-value n'implique en aucun cas la violation des lois de l'échange d'équivalents – ce que la critique morale du capitalisme, par exemple des ricardiens de gauche, a toujours supposé. Les différentes tentatives de trouver chez Marx une critique morale du capitalisme¹⁸ se contentent en général d'essayer de démontrer que certaines argumentations marxiennes sont morales, sans toutefois se pencher sur la critique fondamentale que Marx émet concernant la *possibilité* de fonder des jugements moraux¹⁹.

Il est incontestable que Marx rejette le capitalisme²⁰, mais il ne justifie pas ce rejet en faisant référence à des principes

17. Voir par exemple Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 99, note 38 ; p. 96, ainsi que p. 613, note 24 ; p. 658, et surtout dans le livre III, MEW 25, p. 351 *sq.* ; p. 320 *sq.*

18. Que l'on trouve par exemple chez Wildt : Andreas WILDT, « Gerechtigkeit in Marx' „Kapital" », in E. ANGEHRN & G. LOHMANN (éds), *Ethik und Marx*, Königstein/Ts., 1986, p. 149-173, et « Paradoxien in der Marxschen Moralkritik und ihre Auflösungen », in *Logos*, Neue Folge, 4/97, 1997, p. 210-242.

19. Voir la critique de telles tentatives entre autres chez Haug (Wolfgang Fritz HAUG, « Marx, Ethik und ideologische Formbestimmtheit von Moral », in E. ANGEHRN & G. LOHMANN (éds), *Ethik und Marx*, *op. cit.*, p. 36-57 et Michael HEINRICH, *Die Wissenschaft vom Wert*, Münster, 1999, p. 372 *sq.*

20. Concernant l'évolution de la manière dont Marx perçoit le capitalisme, voir Marcello MUSTO, « La théorie marxienne de la conception dialectique du capital », in *A – M – A'*, cahier n° 1, 2022/1, p. 75-106 [nde].

moraux auxquels tout le monde devrait adhérer. Son analyse du capitalisme consiste plutôt à montrer que la production organisée en tant que processus de valorisation se développe *inévitablement* (donc indépendamment de la volonté du capitaliste individuel) au détriment des conditions de vie des travailleurs et des travailleuses, et ce, que les salaires soient élevés ou bas²¹. Marx en tire l'espoir que les prolétaires aboliront un jour le capitalisme : non pas parce qu'ils voient dans le capitalisme un quelconque fondement normatif qui serait violé, mais parce qu'ils ont un *intérêt* à une vie bonne qui ne peut pas être réalisée sous la domination du capital.

2. Valeur et monnaie

Pour le marxisme traditionnel, la théorie marxienne de la valeur est comprise au fond comme une simple théorie de la quantité de travail : l'essentiel est ici que les valeurs des marchandises soient déterminées par les quantités de travail dépensées lors de leur production. Il n'y a pas de différence *catégorielle* fondamentale avec la théorie de la valeur-travail de l'économie politique classique, la théorie marxienne de la valeur-travail apparaît seulement comme une précision apportée à la théorie classique : par exemple lorsque Marx affirme que seul le « temps de travail socialement nécessaire » à un certain niveau technique est créateur de valeur et qu'il distingue le travail « concret » (créateur de valeur d'usage) et le travail « abstrait » (créateur de valeur). Pour une grande partie de la tradition marxiste, ainsi que pour la théorie économique dominante, la détermination de la valeur par le temps de travail constitue le cœur théorique de la « théorie marxienne de la valeur-travail ».

Dans cette conception, l'argent ne joue *de facto* aucun rôle majeur. La théorie marxienne de la monnaie est essentiellement réduite à l'étude des différentes fonctions de la monnaie. La

21. Voir par exemple Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 449 ; p. 478 ; MEW 23, p. 529 sq. ; p. 566 sq. ; MEW 23, p. 674 sq. ; p. 724 sq.

signification de l'argent *du point de vue de la théorie de la valeur*, telle que Marx l'étudie dans la sous-section sur la forme de la valeur et dans le chapitre sur le procès d'échange, est largement ignorée : pour de nombreux auteurs, l'analyse de la forme de la valeur n'est qu'un récit succinct de la formation historique de l'argent. Conçue ainsi, la théorie de la valeur de Marx ne traite pas différemment l'argent que les théories classique et néoclassique, à savoir comme un moyen de faciliter l'échange. Mais l'argent ne semble pas avoir d'importance pour la théorie de la valeur elle-même²².

Si l'on conçoit la théorie marxienne de la valeur ainsi, c'est-à-dire comme une théorie non-monétaire de la valeur de la quantité de travail, alors l'opinion défendue par la plupart des économistes non marxistes, selon laquelle Marx est le dernier grand représentant de l'économie politique classique, n'est pas du tout plausible. De nombreux auteurs marxistes opposent à cela que Marx, à la différence de l'économie politique classique, a reconnu le caractère purement historique et transitoire du mode de production capitaliste ; mais si c'est là la différence centrale entre Marx et l'économie politique classique, alors leur différence réside uniquement dans l'interprétation qu'ils font des résultats de la théorie, mais pas dans leurs fondements catégoriels.

Pour l'économie politique dominante, Marx n'est pas seulement considéré comme dépassé parce qu'il appartient à l'économie politique classique, qui est révolue depuis longtemps ; l'objection centrale à la théorie marxienne de la valeur-travail est qu'elle a échoué à cause du « problème de la transformation » : la conversion exposée par Marx dans le livre III du *Capital* des valeurs du travail pur en « prix de production » (c'est-à-dire des prix qui rendent possible un « taux de profit moyen » égal pour

22. Dans leurs travaux influents, Sweezy et Meek ignorent complètement l'analyse de la forme-valeur, Mandel la conçoit de manière purement historique (Paul M. SWEEZY, *Theorie der kapitalistischen Entwicklung. Eine analytische Studie über die Prinzipien der Marxschen Sozialökonomie*, op. cit., Ronald L. MEEK, *Studies in the Labour Theory of Value* (1956), 2^e édition, Londres, 1975 ; Ernest MANDEL, *Traité d'économie marxiste*, op. cit.).

tous les capitaux), comporterait des erreurs fondamentales. Et en effet, toute théorie de la valeur-travail semble sur ce point confrontée à des problèmes considérables²³. La théorie de la valeur comprise comme théorie de la quantité de travail réduit la tâche de la théorie de la valeur à indiquer ce qui détermine les prix relatifs. En ce sens, elle pose exactement la même question que les classiques et les néoclassiques. Si la théorie de la valeur de Marx se réduisait effectivement à une telle théorie de la quantité de travail, elle se situerait en fait dans le même espace théorique que l'économie politique classique et néoclassique ; alors le projet de la critique marxienne de critiquer non seulement les résultats de l'économie bourgeoise, mais aussi les fondements catégoriels qui permettent d'obtenir ces résultats, ne serait pas réalisable.

S'il est vrai que l'on trouve chez Marx lui-même toute une série d'approches argumentatives qui peuvent être comprises dans le sens d'une théorie quantitative de la valeur-travail (en particulier son traitement du problème de la transformation dans le livre III du *Capital*)²⁴, il n'en reste pas moins que l'impulsion centrale de sa théorie de la valeur réside précisément

23. Les prix de production peuvent être déterminés même sans connaître les valeurs. Cela a conduit à la critique bien connue selon laquelle la théorie de la valeur-travail est « redondante », ce qui n'a pas seulement été formulé par les critiques de Marx, mais aussi, dans le cas du « marxisme analytique », par des marxistes (par exemple Ian STEEDMAN, *Marx after Sraffa*, Londres, 1977). La « New Solution » du problème de la transformation, discutée depuis le début des années 1980 surtout dans les pays anglo-saxons, qui limite la « transformation » au produit net et évite ainsi toute une série de difficultés, reste toujours dans le cadre d'une théorie quantitative de la valeur-travail, ce à quoi l'« expression monétaire du temps de travail » qu'elle souligne par ailleurs ne change rien, puisqu'elle ne sert que de facteur de proportionnalité entre le temps de travail dépensé et la quantité de monnaie. Pour une discussion récente sur la théorie de la valeur selon cette perspective, voir Duncan K. FOLEY, « Recent Developments in the Labour Theory of Value », in *Review of Radical Political Economy* 32 :1, 2000, p. 1-39. Concernant les raccourcis purement quantitatifs dans le débat sur le problème de la transformation, voir Heiner GANßMANN, « Marx ohne Arbeitswerttheorie ? », *Leviathan*, Heft 3, 1983, p. 394-412, et Michael HEINRICH, « Was ist die Werttheorie noch wert ? Zur neueren Debatte um das Transformationsproblem und die Marxsche Werttheorie », in *PROKLA* 72, 1988, p. 15-38.

24. J'ai essayé de montrer dans *Die Wissenschaft vom Wert* que la critique

dans la critique de la théorie pré-monétaire quantitative de la valeur-travail typique de l'économie politique classique²⁵. Cette impulsion devient évidente si l'on rappelle la manière dont Marx traite les déficits de la théorie de la valeur de l'économie politique classique. Ainsi, s'il reconnaît à Ricardo le mérite d'avoir déterminé la valeur par le travail de manière plus cohérente que tous ses prédécesseurs, il affirme en même temps :

Ricardo n'examine pas le caractère de ce travail. Il ne comprend donc pas le rapport de ce travail avec l'argent ou le fait qu'il doit se présenter comme de l'argent²⁶.

On peut également reprocher au marxisme traditionnel de ne pas avoir compris le rapport entre « ce travail » (à savoir le travail abstrait, créateur de valeur) et la monnaie, ou de ne pas s'interroger du tout sur ce rapport.

En quoi consiste le problème soulevé par Marx? Les producteurs singuliers de marchandises dépensent leur travail de manière privée, et d'une façon concrète particulière. Ce n'est qu'après coup, lors de l'égalisation dans l'échange, que le travail

marxienne de l'économie politique présente toute une série d'ambivalences, dans la mesure où, si elle constitue une révolution scientifique fondée sur une rupture avec le champ théorique de l'économie classique (et néoclassique), elle reste cependant encore en de nombreux endroits en prise avec des éléments de ce champ.

25. Le fait que la théorie marxienne de la valeur, à la différence de la théorie « marxiste » traditionnelle de la valeur, soit en même temps une théorie monétaire et vise à critiquer les théories prémonétaires de la valeur, a été mis en évidence pour la première fois par Hans-Georg Backhaus dans les années 1970 (voir Hans-Georg BACKHAUS, *Dialektik der Wertform. Untersuchungen zur Marxschen Ökonomiekritik*, Freiburg, 1997). Concernant la dimension critique de la théorie marxienne de la valeur voir également Diethard BEHRENS, « Der kritische Gehalt der Marxschen Wertformanalyse », in Diethard BEHRENS, (éd), *Gesellschaft und Erkenntnis*, Freiburg, 1993, p. 165-190, et Nadja RAKOWITZ, *Einfache Warenproduktion. Ideal und Ideologie*, Freiburg, 2000. – Roubine était l'un des rares auteurs plus anciens à ne pas réduire la théorie marxienne de la valeur à une théorie quantitative de la valeur-travail (*Studien zur Marxschen Werttheorie* (1924), Frankfurt/M, 1973). Toutefois, son livre n'a gagné en influence que dans les années 1970.

26. Karl MARX, *Théories sur la plus-value*, t. 2, MEW 26.2, p. 161.

privé se transforme en travail social, que le travail concret devient un travail abstrait, créateur de valeur. La question de savoir comment cette égalisation est *possible* ne joue cependant un rôle central ni dans l'économie bourgeoise, ni dans le marxisme traditionnel, on en discute tout au mieux ses aspects quantitatifs. Pour le marxisme traditionnel, la réduction du temps de travail individuel au « temps de travail socialement nécessaire » semble déjà suffire à cette validité égale, bien qu'il ne s'agisse par là que d'une standardisation à l'œuvre au sein d'une seule sphère de production concrète, mais pas encore de l'égalité de validité de *différents* travaux concrets dans l'échange.

Les différents travaux ne se rapportent pas directement les uns aux autres dans l'échange, ce sont les marchandises qui se rapportent les unes aux autres. Les marchandises acquièrent la même validité en tant que « valeurs » distinctes de la manière dont elles sont utilisées. Ici se pose à nouveau la même question : comment les différentes valeurs d'usage qui se font face dans l'échange peuvent-elles valoir comme des valeurs similaires ? La réponse que Marx développe dans le cadre de son analyse de la forme-valeur est la suivante : les marchandises particulières, dans leurs différentes valeurs d'usage, ne peuvent se rapporter les unes aux autres en tant que valeurs que s'il existe quelque chose de tiers qui est considéré comme *l'expression directe de la valeur*, et si les marchandises particulières peuvent se rapporter à ce tiers comme à l'expression de leur valeur. Ce n'est qu'au moyen de cette référence à un tiers qui vaut directement comme valeur que les marchandises particulières peuvent aussi se rapporter les unes aux autres comme valeurs. Le simple échange de deux produits ne constitue pas encore un rapport de valeur socialement valide. Celui-ci n'existe que lorsque les deux produits peuvent se référer à une expression socialement valide de la valeur – à un « équivalent général ». L'objet qui joue le rôle d'« équivalent général » est la monnaie.

La différence avec la théorie de la valeur et de la monnaie de l'économie politique classique et néoclassique (ainsi qu'avec la « théorie quantitative de la valeur-travail » du marxisme

traditionnel) est donc double. D'une part, la valeur ne peut justement pas être fixée à la marchandise individuelle en tant que propriété substantielle²⁷, la valeur n'existe que dans la relation de marchandise à marchandise et cette relation n'est possible dans sa forme générale que par la relation de la marchandise à la monnaie. D'autre part, la monnaie est bien plus qu'une simple unité de compte. La différence de forme entre marchandise et monnaie est fondamentale : les marchandises sont des valeurs d'usage qui possèdent également une valeur. En revanche, la chose qui fait office de monnaie est considérée comme l'incarnation *directe* de la valeur, elle est valeur, c'est même sa particularité. Dans la première édition du *Capital*, Marx avait choisi une comparaison éloquentes :

C'est comme si, à côté et en dehors des lions, des tigres, des lièvres et de tous les autres animaux réels qui constituent en groupes les différentes races, espèces, sous-espèces, familles, etc., du règne animal, existait en outre l'*animal*, l'incarnation individuelle de tout le règne animal²⁸.

27. Marx parle certes du travail abstrait comme d'une « substance de valeur », mais la métaphore qui l'accompagne montre qu'il s'agit d'une substance tout à fait particulière : dans *Le Capital*, Marx qualifie l'objectivité de la valeur d'« objectivité fantomatique » (Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 52 ; p. 43) et dans le manuscrit de révision à la deuxième édition, il l'appelle même « une objectivité purement fantastique » (MEGA II.6, p. 32). Dans ce manuscrit, Marx souligne aussi plus clairement que dans *Le Capital* que les produits du travail n'acquièrent une valeur objective qu'au sein de leur égalisation dans l'échange : « Un produit du travail, considéré isolément, n'est donc pas une valeur, pas plus qu'il n'est une marchandise. Il ne prend de valeur que dans son unité avec d'autres produits du travail, ou dans le rapport dans lequel les différents produits du travail, en tant que cristallisations de la même unité, le travail humain, sont mis sur un pied d'égalité. » (MEGA II.6, p. 31). Le fait que les produits ne deviennent des marchandises et n'acquièrent leur objectivité de valeur que dans l'échange n'exclut évidemment pas que leur caractère de valeur soit anticipé dès leur production et que cela influence les décisions prises lors de la production : seulement, l'anticipation de la valeur ne doit pas être confondue avec la valeur elle-même.

28. MEGA II.5, p. 37, souligné dans l'original, notre traduction.

Si les marchandises, si elles sont considérées comme des objets de valeur, doivent se rapporter à la monnaie, cela signifie pour le travail produisant des marchandises qu'il ne peut être un travail « abstrait » créateur de valeur que si, comme le souligne Marx contre Ricardo, il « se représente en monnaie ». La monnaie est donc pour Marx la « forme d'existence immédiate²⁹ » du travail abstrait, le travail abstrait ne peut pas être exprimé autrement qu'en monnaie. C'est aussi la raison pour laquelle le calcul immédiat du temps de travail des différents « adeptes des bons de travail », contre lesquels Marx s'élève, est impossible³⁰.

Pour Marx, la monnaie est donc bien plus qu'un simple moyen de calcul et de circulation, tel qu'il est perçu par les classiques et les néoclassiques. Il est le moyen nécessaire de la socialisation des producteurs de marchandises atomisés : ce n'est qu'à travers la forme matérielle de la monnaie qu'ils peuvent se rapporter les uns aux autres. Cette contrainte à se comporter d'une certaine manière induite par les rapports économiques mise en évidence par Marx est réinterprétée par les classiques et les néoclassiques dans la tradition des

29. Karl MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, MEW 13, p. 42 ; Paris, Éditions sociales, 2014, p. 98.

30. On reproche volontiers à la théorie monétaire de la valeur décrite ici de dissoudre la valeur dans un phénomène de circulation, alors qu'elle naîtrait dans la production (voir par exemple Norbert TRENKLE, « Was ist der Wert ? Was soll die Krise », in *Streifzüge* 3/98, Vienne, 1998, et pour sa critique : Michael HEINRICH, « Chute du capitalisme ? Krisis et la crise » (1999), disponible sur *stoff.fr.*). Une telle objection révèle une compréhension quasi matérielle de la valeur, qui repose encore sur le fétichisme critiqué par Marx. Mais la valeur n'est que le reflet objectal d'un rapport social, et sans ce rapport, la valeur ne peut pas non plus exister. Le fait que la valeur n'existe que dans la mise en équivalence dans l'échange (auparavant, elle n'est qu'une valeur imaginée, anticipée) n'exclut nullement que la grandeur de la valeur dépende des conditions de production – elle n'en dépend seulement pas exclusivement, comme Marx l'explique clairement à différents endroits. Si la production dépasse le besoin social, le travail excédentaire dépensé dans ce cadre n'est pas non plus considéré comme créateur de valeur (cf. Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 121 sq. ; p. 121 sq. ; *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 686 sq. ; p. 616 sq., *Théories sur la plus-value*, t. 2, MEW 26.2, p. 521).

théories bourgeoises du contrat social, comme étant le résultat d'une action intentionnelle et rationnelle : les propriétaires de marchandises échangent leurs marchandises selon certaines proportions parce que ces marchandises représentent pour eux certaines quantités de travail ou d'utilité, ils utilisent la monnaie parce qu'elle facilite l'échange (« réduit les coûts de transaction »), etc. La monnaie n'ayant ainsi donc pas de signification autonome – elle est uniquement considérée comme une simplification technique de l'échange – l'économie politique classique et néoclassique ne considèrent donc les grandeurs monétaires que comme un « voile » qui recouvre la « sphère réelle » des quantités de travail et des biens en capital, et dont on peut faire abstraction à un niveau théorique fondamental.

Selon Marx, le rôle particulier de la monnaie (sa « non-neutralité » dans le jargon de l'économie moderne) ne se manifeste pas seulement par le fait que c'est seulement par la médiation de la monnaie qu'il est possible d'établir un lien social cohérent entre les nombreux différents travaux privés : la médiation de ce lien par la monnaie inclut également la possibilité de détruire ce lien. Contrairement à l'échange immédiat de produits, qui se résume en un seul acte, la « métamorphose de la marchandise » se décompose en deux actes distincts $M - A$ et $A - M$, qui peuvent devenir indépendants l'un de l'autre : une vente non suivie d'un achat, permettant de retenir la monnaie comme forme indépendante de la valeur, rompt le lien de la reproduction sociale.

Avec la monnaie, la « possibilité des crises³¹ » est donc donnée, ainsi Marx voit dans l'existence (nécessaire) de la monnaie la réfutation du « théorème de Say », sur lequel l'économie politique classique (tout comme néoclassique) fonde son affirmation selon laquelle une économie de marché est en principe (dans la mesure où elle ne rencontre aucune perturbation extérieure) exempte de crise : l'absence de crise postulée est due à la fiction d'une économie non-monétaire³².

31. Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 128 ; p. 129.

32. Karl MARX, *Théories sur la plus-value*, t. 2, MEW 26.2, p. 501.

Après Marx, seul Keynes, en cherchant à nouveau de développer une « théorie monétaire de la production », a attribué à la monnaie un rôle tout aussi central et s'en est également pris à la loi de Say comme l'un des éléments centraux des théories classiques et néoclassiques. Toutefois, son argumentation étant dépourvue de fondement théorique sur la valeur, il adopte pour ainsi dire la perspective des « phénomènes finis », qui, pour Marx, n'apparaissent que comme résultat à la fin de son exposé. C'est notamment pour cette raison que le courant dominant des interprètes de Keynes a pu assez rapidement désamorcer la critique fondamentale de Keynes contre l'économie néoclassique pour même parvenir à l'incorporer dans le paradigme néoclassique, dans la « synthèse néoclassique³³ ».

La conception marxienne de la monnaie présente toutefois aussi un défaut important, puisque Marx part du principe que la monnaie doit *fondamentalement* être liée à une *marchandise-monnaie*. Si Marx voit aussi que la marchandise-monnaie peut être remplacée dans la circulation par des signes de valeur, il conçoit cependant ces signes de valeur comme de simples *représentants de la marchandise-monnaie*. Au plus tard depuis l'effondrement du système monétaire de Bretton Woods au début des années 1970, il n'est plus possible de dire que le système monétaire capitaliste dépend d'une quelconque manière d'une marchandise-monnaie. Si l'on objecte que Marx a analysé le système monétaire de son époque (qui reposait sur une marchandise-monnaie) et que ce système s'est justement libéré de la marchandise-monnaie au cours de son développement ultérieur, on réduit à nouveau l'analyse de Marx à l'étude d'une phase déterminée du capitalisme, contrairement à sa propre prétention qui est de présenter le mode de production capitaliste « dans sa moyenne idéale³⁴ ».

33. Voir à ce sujet Hansjörg HERR, « Keynes und seine Interpreten », in *PROKLA* 123, 2000, p. 203-225.

34. L'argument selon lequel Marx doit présupposer l'existence d'une marchandise-monnaie dans l'analyse de la forme-valeur n'est pas meilleur non plus, car cela présupposerait déjà l'existence de l'État. On peut objecter à cela

Pour autant, le fait que Marx insiste sur l'existence d'une marchandise-monnaie n'est en aucun cas contraignant : à partir de l'analyse de la forme-valeur, il s'ensuit seulement que le monde des marchandises a besoin d'une expression *autonome* de la valeur, que – comme le montre clairement l'exemple de l'animal cité plus haut – l'espèce doit en même temps exister en tant qu'individu. Mais tout comme « l'animal » ne peut, en tant qu'individu particulier, effectivement exister à côté des animaux concrets, la valeur en tant que telle ne peut pas non plus exister directement, les deux peuvent seulement être *désignés* par un individu particulier. Quant à savoir si cet individu doit être lui-même un membre de l'espèce qu'il désigne, ou si quelque chose d'autre sert de signe, voici une toute autre question qui ne peut absolument pas être tranchée au niveau de la circulation simple. Lors de l'analyse du système de crédit dans le livre III du *Capital*, des arguments s'imposent cependant pour affirmer que seule une monnaie-signe peut être adéquate à un système capitaliste développé³⁵. Mais Marx ne va pas jusqu'au bout de ces arguments car il est convaincu de la liaison nécessaire entre le système monétaire et une marchandise-monnaie. Contrairement à la conviction de Marx lui-même, le lien entre la marchandise et la monnaie peut être développé à partir de sa théorie monétaire de la valeur, même sans marchandise-monnaie³⁶.

Dans *Le Capital*, l'importance de la monnaie ne se limite pas au rapport entre la valeur et la monnaie développé dans le cadre de l'analyse de la forme-valeur ainsi qu'à l'exposé des

que la circulation simple de la marchandise et de la monnaie ne représente pas une formation sociale autonome, mais seulement la « sphère abstraite de l'ensemble du procès de production bourgeois », qui n'est pas autonome et qui, pour cette raison même, renvoie à des rapports qui lui sont pré-supposés (MEGA II.2, p. 68 *sq.*, ainsi que MEGA II.1.1, p. 177).

35. Voir également la discussion détaillée de la théorie marxienne du crédit et de sa compatibilité avec l'hypothèse d'une marchandise-monnaie chez Ganßmann (Heiner GANßMANN, *Geld und Arbeit. Wirtschaftssoziologische Grundlagen einer Theorie der modernen Gesellschaft*, *op. cit.*, chapitre 8).

36. J'ai développé ces arguments de manière plus détaillée dans *Die Wissenschaft vom Wert* (voir p. 233 *sq.* et 302 *sq.*).

fonctions monétaires qui s'ensuit, elle traverse l'argumentation de l'ensemble des trois livres. Marx introduit le capital en tant que valeur se valorisant par la formule $A - M - A'$. Les biens physiques du capital ne sont pas centraux pour le mouvement du capital, comme c'est le cas dans l'économie politique classique et néoclassique, ce qui importe avant tout, ce sont les avances de monnaie. Comme Marx étudie d'abord le « procès de production du capital » et se contente de supposer les actes de circulation intermédiaires, on a pu avoir l'impression qu'il développait une théorie non-monnaire de l'accumulation, alors qu'il ne s'agit que de la « sphère réelle » des biens³⁷. L'analyse de l'accumulation ne se limite cependant pas au livre I : dans les livres II et III, l'aspect monétaire joue à nouveau un rôle décisif, en fonction de chaque niveau d'exposition.

Ainsi, lors de l'analyse du procès de reproduction global dans le livre II du *Capital*, Marx constate que la plus-value ne peut être réalisée que si les capitalistes s'avancent mutuellement la quantité de monnaie nécessaire à cet effet. Il faut donc qu'il y ait un « trésor » chez une partie des capitalistes pour que l'autre partie puisse réaliser la plus-value. Si cela est fait et que le trésor est alors entre les mains d'autres capitalistes, ceux-ci sont en

37. Les critiques de Betz, Heine et Herr ou Riese vont dans ce sens (Karl BETZ, « „Kapital“ und Geldkeynesianismus », in *PROKLA* 72, 1988, p. 93-116 ; Michael HEINE & Hansjörg HERR, « Der esoterische und der exoterische Charakter der Marxschen Geldtheorie - eine Kritik », in A. SCHIKORA *et al.* (éds), *Politische Ökonomie im Wandel. Festschrift für Klaus Peter Kisker*, Marburg, 1992, p. 195-210 ; Hajo RIESE, « Marx und Keynes in einer Theorie der Geldwirtschaft », in A. HEISE *et al.* (éds), *Marx und Keynes und die Krise der Neunziger*, Marburg, 1994, p. 35-50). Toutefois, il existe aussi un certain nombre d'approches marxistes qui conçoivent la théorie marxienne de l'accumulation de cette manière, c'est-à-dire plutôt de l'« économie réelle » (voir par exemple Stephan KRÜGER, *Allgemeine Theorie der Kapitalakkumulation. Langfristige Entwicklungen und konjunktureller Zyklus*, Hamburg, 1986). Pour une critique de ces interprétations, voir également Hein, qui discute la théorie de l'accumulation sur la base de la théorie monétaire de la valeur (Eckhard HEIN, « Karl Marx, ein klassischer Ökonom ? Zur Bedeutung von Geld und Zins in der Marxschen Ökonomie und den Implikationen für eine Theorie der Kapitalakkumulation », in *PROKLA* 110, 1998, p. 139-162).

mesure de réaliser la plus-value des premiers capitalistes, le trésor est donc à nouveau dans les mains initiales. Le fait que Marx argumente ici avec la notion anachronique de « trésor » plutôt qu'avec des rapports de crédit est dû à son système d'exposition : le crédit ne sera développé que plus tard (après la catégorie de profit moyen). Si l'on tient compte de cela, il devient clair que Marx a montré qu'au fond les rapports de crédit ne s'ajoutent pas à la production capitaliste comme des moments extérieurs, mais que le procès de reproduction capitaliste n'est pas du tout possible sans crédit. Il en résulte directement que l'ampleur du crédit influence aussi l'ampleur de la reproduction, c'est-à-dire l'accumulation³⁸.

De même qu'au niveau de la circulation simple la monnaie n'était pas un simple ingrédient supplémentaire dans le monde des marchandises, le crédit ne l'est lui non plus au niveau de la circulation capitaliste – c'est même le caractère monétaire de la théorie de la valeur qui s'affirme ici aussi. La place centrale qu'occupe le système de crédit apparaît clairement dans le livre III du *Capital*³⁹. Marx traite ici le système de crédit comme le centre de contrôle de la production capitaliste (non pas dans

38. Il n'est donc pas possible d'affirmer que Marx limite les investissements de la période en cours aux profits réalisés lors de la période précédente, comme le prétend par exemple Karl Betz (Karl BETZ, « „Kapital“ und Geldkeynesianismus », *op.cit.*, 104 sq. ; ou encore Michael HEINE & Hansjörg HERR, « Der esoterische und der exoterische Charakter der Marxschen Geldtheorie - eine Kritik », *op. cit.*, p. 206). Bien au contraire : Marx souligne ainsi dans le livre III du *Capital* que c'est justement le crédit qui tend le procès de reproduction « jusqu'à l'extrême limite » et qui agit comme « levier principal de la surproduction » (Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 457 ; p. 412).

39. La section sur le crédit est cependant la partie la plus inachevée et la plus fragmentaire du livre III, qui a en outre été éditée par Engels d'une manière extrêmement problématique (voir sur les problèmes d'édition du livre III ayant des implications pour la compréhension du contenu, Carl-Erich VOLLGRAF & Jürgen JUNGNICHEL, « Marx in Marx' Worten? Zu Engels' Edition des Hauptmanuskripts zum dritten Buch des 'Kapitals' », in *MEGA-Studien* 1994/2, 1995, p. 3-55 et Michael HEINRICH, « Engels' Edition of the Third Volume of 'Capital' and Marx's Original Manuscript », in *Science & Society*, Vol. 60, n° 4, Winter, 1996).

le sens d'un contrôle conscient, mais en termes de hiérarchie des niveaux de médiation), lorsqu'il souligne que l'égalisation des taux de profit, qui montre le caractère social du capital, « ne peut apparaître et se réaliser pleinement que grâce au plein développement du système de crédit et du système bancaire⁴⁰ ».

Dans cette mesure, la « hiérarchie des marchés » mise en évidence par Keynes (l'intérêt du marché des capitaux restreint les investissements, le volume des investissements détermine le marché des biens et le marché du travail) n'est pas non plus en contradiction avec la théorie de Marx⁴¹. Il existe cependant une différence essentielle dans les *niveaux d'argumentation* : Keynes étudie toujours déjà les relations de cause à effet au niveau du « procès global de la production capitaliste » (c'est le sous-titre du livre III du *Capital*), tandis que Marx apporte tout d'abord une justification aux catégories (profit, profit moyen, intérêt, etc.) qui sont pertinentes à ce niveau par la théorie de la valeur⁴².

40. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 620 ; p. 559 ; voir aussi p. 451 ; p. 408.

41. Chez Keynes aussi, l'intérêt n'est pas la source du profit, mais une contrainte imposée aux entreprises dans le cadre de la concurrence pour qu'elles réalisent un profit à partir duquel elles peuvent ensuite payer les intérêts. Mais pour cela, elles doivent être en mesure de produire ce profit – et c'est précisément ce que Marx analyse avant de présenter le système de crédit.

42. La tentative de Hajo Riese d'opposer, en raison de la prédominance des rapports de crédit, une économie keynésienne de l'obligation à une économie de l'échange (à laquelle sont ramenées non seulement l'économie politique classique et néoclassique, mais aussi Marx) semble erronée : « L'économie keynésienne fournit une théorie de l'obligation et non une théorie de l'échange ; plus précisément, elle fournit une théorie dans laquelle une nécessité d'échange résulte de l'obligation du débiteur de retenir l'argent mis à disposition, parce que la prime et le retour de l'argent doivent être gagnés. [...] Pour l'économie monétaire, l'échange résulte du crédit, pour l'économie de l'échange, le crédit résulte de l'échange » (Hajo RIESE, « Geldökonomie, Keynes und die Anderen. Kritik der monetären Grundlagen der Orthodoxie », in *Ökonomie und Gesellschaft*. Jahrbuch 1, Frankfurt/M, p. 107 sq.). On ne comprend cependant pas bien pourquoi un engagement a été pris, s'il a pas été pris uniquement pour obtenir un moyen d'échange, de sorte que l'échange n'est pas seulement subordonné au crédit – ou s'il est tout aussi antérieur. – Dans des travaux plus récents, Riese a encore radicalisé sa position. Ni l'économie

L'analyse marxienne du système de crédit met cependant en évidence un tout autre aspect : avec le crédit, un nouveau degré dans l'autonomisation de la valeur est atteint. Dans la circulation simple, la monnaie était une expression indépendante de la valeur face au monde des marchandises. Dans la formule générale du capital $A - M - A'$, la valeur ne se référait déjà plus qu'à elle-même : la valeur devait devenir plus de valeur. Mais cela n'était possible qu'à travers un procès de production et de circulation médiatisant la valorisation, de sorte que la formule complète est la suivante :

$$A - FT, MP \dots P \dots M' - A'$$

(*FT* pour force de travail, *MP* pour moyen de production, et *P* pour procès de production). Dans le crédit, ce processus n'apparaît plus que comme $A - A'$. Ici, la monnaie (en tant qu'expression autonome de la valeur) semble se rapporter directement à elle-même, sans aucune autre production ni circulation⁴³. Toutefois, le système de crédit développe son propre processus de production et de circulation. Déjà en tant

politique classique/néoclassique, ni Keynes n'auraient résolu l'« énigme » de la monnaie : tous deux définiraient la monnaie à partir d'une fonction (moyen d'échange ou conservation de la valeur) que la monnaie assumerait certes aussi, mais qui ne serait pas spécifique à la monnaie. Riese voit cette fonction spécifique dans l'argent en tant que « moyen ultime d'exécution des contrats » (Hajo RIESE, « Geld - das letzte Rätsel der Nationalökonomie », in W. SCHELKE & M. NITSCH (éds), *Rätsel Geld*, Marburg, 1998, p. 47 ; p. 55) et, en tant que tel, il doit être garanti par une institution – la banque centrale (*ibid.*). Mais Riese ne pose même pas la question de savoir pourquoi un « moyen ultime d'exécution des contrats » est nécessaire. C'est pourquoi la spécificité de la théorie monétaire de Marx lui échappe : Marx ne se contente pas de poser la fonction de moyen d'échange de la monnaie comme disposition centrale vis-à-vis d'autres fonctions, il se demande plutôt en quoi consiste la nécessité d'un moyen d'échange autonome et ce n'est qu'ensuite, pour ainsi dire dans un deuxième temps, que Marx développe les fonctions de la monnaie et ce n'est qu'à partir de là qu'il faudrait discuter de la question de l'approvisionnement en argent (par le biais d'une banque centrale ou non).

43. Marx parle ainsi du fait que le rapport capitaliste a atteint avec le capital porteur d'intérêts sa « forme la plus extérieure, la plus fétichisée » (Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 404 ; p. 362.) : « Le rapport

que capital porteur d'intérêts, la monnaie est devenue une « marchandise *sui generis* » : elle reçoit une valeur d'usage spécifique, à savoir pouvoir fonctionner comme capital et ainsi réaliser un profit dans un laps de temps déterminé ; et en vue de cette propriété, elle reçoit un prix spécifique, l'intérêt, ainsi qu'un mouvement de circulation spécifique, un retour programmé à un moment précis. Dans un système bancaire et de crédit développé, ces obligations de crédit (c'est-à-dire de simples *droits* à des paiements futurs d'intérêts et de remboursements) deviennent à leur tour des marchandises vendables, dont le prix est soumis à des fluctuations considérables en fonction du rapport entre le taux d'intérêt du marché et l'intérêt convenu.

Il en va de même pour les actions, qui ne représentent tout d'abord qu'un droit à une certaine part des bénéfices de l'entreprise concernée. Ce droit peut également être vendu, son prix étant déterminé par les bénéfices attendus et le niveau des taux d'intérêt. C'est ici qu'intervient un « procès de production » (qui, au cours de l'évolution historique, ne cesse de produire de nouvelles « innovations financières »), dans lequel non seulement de tels droits (à des intérêts ou des bénéfices futurs) sont vendus, mais aussi des droits sur des droits (options, etc.) sont développés, qui peuvent à leur tour être vendus et prêtés de manières très différentes (de sorte que se créent dans le système de crédit également des procès de circulation tout à fait particuliers). Ces « marchandises » spécifiques, qui ne sont rien d'autre que des *droits* à des paiements futurs, constituent la base du « capital fictif », qu'il faut distinguer du capital industriel, et avec lequel Marx tente de conceptualiser ces rapports⁴⁴. La

social est achevé sous la forme du rapport d'un objet, l'argent, à lui-même. Au lieu de la véritable conversion d'argent en capital, c'est seulement sa forme vide de contenu que nous voyons ici. » (*Ibid.*, p. 405 ; p. 363.).

44. Michael Krätke reconstruit la logique interne de la théorie du crédit de Marx non seulement développée avec le « capital fictif », mais aussi la « marchandise fictive » et la « monnaie fictive ». Les deux dernières notions ne se trouvent certes pas chez Marx, mais les trois notions réunies caractérisent de manière pertinente les thèmes analysés par Marx (voir Michael KRÄTKE, *Geld, Kredit und verrückte Formen*, [manuscrit non publié], 2000).

« spéculation », c'est-à-dire le jeu avec les attentes, n'est pas ici une aberration ou une dégénérescence, mais l'utilisation normale, voire la seule possible, du capital fictif. La hausse et le krach qui s'ensuit sont tout aussi normaux.

3. Équilibre et crise

La plupart des théories économiques modernes, qu'elles soient d'origine néoclassique ou keynésienne, partent de modèles d'équilibre : à l'équilibre (selon la définition habituelle), les plans de tous les acteurs sont réalisés, personne n'a donc de raison de modifier son comportement. Sans perturbation « extérieure », le système à l'équilibre devrait être stable. Certes, l'économie moderne reconnaît que les systèmes capitalistes sont tout sauf équilibrés. Les modèles d'équilibre doivent toutefois servir de référence pour comprendre l'évolution réelle. En règle générale, la théorisation ne va pas jusqu'à l'étude des processus dynamiques, mais s'arrête tout au plus à la statique comparative : on se contente de comparer deux états d'équilibre différents, mais on ne peut rien dire sur le chemin qui mène d'un état d'équilibre à l'autre, car celui-ci passe par des constellations déséquilibrées qui échappent à la théorisation⁴⁵. Les « théories

45. Le fait que Walras, le père des théories modernes de l'équilibre, ait eu recours à la fiction d'un « commissaire-priseur » qui proclame des prix jusqu'à ce qu'une constellation d'équilibre soit atteinte et n'autorise alors que des actes d'échange (aux prix fixés), n'est pas dû à un défaut particulier de l'économie néoclassique, mais exprime un déficit systématique de toute théorie qui se limite à l'étude des états d'équilibre. Il faut reconnaître à Walras le mérite d'avoir eu conscience de cette problématique. Cela vaut également pour les néoclassiques critiques, comme par exemple Arrow ou Hahn, qui sont tout à fait conscients des limites de leur paradigme (voir Frank HAHN, « Die allgemeine Gleichgewichtstheorie », in D. BELL & I. KRISTOL (éds), *Die Krise der Wirtschaftstheorie*, Berlin, 1984). Ce n'est toutefois pas le cas des épigones modernes de l'économie néoclassique, notamment lorsqu'ils entendent tirer des recommandations de politique économique à partir de leur théorie. Ils confondent souvent statique comparative et dynamique et supposent (sans toutefois pouvoir le justifier) que si l'on modifie une grandeur dans un système économique, les autres s'équilibreront au bout d'un certain

de la croissance » courantes ne sont pas non plus vraiment dynamiques, puisqu'elles supposent une croissance « équilibrée », dans laquelle l'évolution future est déjà déterminée, pour autant qu'elle n'est pas perturbée « depuis l'extérieur ».

Schumpeter et Keynes ont tenté de développer des catégories pertinentes sur le plan théorique pour étudier les processus *dynamiques*. Toutefois, *La Théorie du développement économique* de Schumpeter est restée largement inutilisable pour la théorie économique (même si le discours sur l'« entrepreneur schumpétérien » innovant est désormais largement répandu), et le concept keynésien d'une « incertitude » (qui échappe à un traitement par les théories de la probabilité) distincte du simple risque (que l'on peut traiter par ces théories) a été passé sous silence dans les interprétations dominantes de Keynes, et n'a joué un rôle que dans certaines approches « post-keynésiennes »⁴⁶.

Chez Marx, la *dynamique* est déjà intégrée dans le concept de capital : le capital en tant que valeur à valoriser ne connaît pas de mesure immanente, la valorisation du capital est un processus aussi *dépourvu de mesure* que de *limite*⁴⁷, qui vise à la fois une augmentation constante du degré de valorisation (augmentation du taux de plus-value ou de profit) et de la taille du capital à valoriser. Sur cette base, Marx détermine ensuite différentes tendances de développement immanentes au mode de production capitaliste, qui ne se déroulent toutefois pas de manière calme et régulière, mais plutôt sous forme de crises.

S'il faudra encore préciser dans quelle mesure Marx y parvient de manière cohérente, ce qui compte ici, c'est le caractère intrinsèquement dynamique de la théorie, pour laquelle les considérations d'équilibre ne jouent, si tant est qu'elles le fassent effectivement, qu'un rôle secondaire⁴⁸. La séparation du profit en intérêt et profit d'entreprise, introduite en tenant compte

temps de telle sorte qu'il en résultera un nouvel état d'équilibre « adapté » à cette grandeur.

46. Voir Hansjörg HERR, « Keynes und seine Interpreten », *op. cit.*

47. Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 166 sq. ; p. 172.

48. Dans l'interprétation que nous proposons ici, Marx représente précisément un pôle opposé aux théories de l'équilibre de l'économie moderne,

du capital porteur d'intérêts, n'y change rien. Dans les théories économiques modernes, cette séparation est en quelque sorte utilisée pour dé-dynamiser. Non seulement on part du principe que les entreprises doivent réaliser au moins l'intérêt comme bénéfice sur le capital, mais on suppose également que le bénéfice « à l'équilibre » n'est pas plus élevé que l'intérêt. En effet, s'il est réalisé un profit d'entreprise qui est supérieur à l'intérêt (qui dépasse le « revenu d'entreprise » normal, ainsi qu'une prime de risque), ce profit est considéré comme un phénomène de déséquilibre : tant que le profit d'entreprise existe, les entreprises ont une raison d'étendre leur production avec des crédits supplémentaires jusqu'à ce que le profit ait finalement disparu en raison de la baisse des prix ou de la hausse des coûts. « À l'équilibre », le profit et l'intérêt sont alors égaux. Ainsi, la valorisation du capital reçoit à nouveau une mesure, à savoir l'intérêt (qui, en théorie, est l'expression d'une préférence, ou bien temporelle ou bien de liquidité, des propriétaires de biens), de sorte que la production capitaliste peut trouver un équilibre.

Marx définit la dynamique fondamentale du capital comme « production de plus-value relative » : l'augmentation de la force productive fait baisser la valeur des différents produits et, par conséquent, la valeur de la force de travail. Ainsi, même si la durée de la journée de travail reste inchangée, le taux de plus-value et la masse de plus-value par force de travail augmentent. La principale méthode de production de la plus-value relative est l'utilisation du machinisme. Grâce au machinisme, la même quantité de produits peut être produite avec un nombre inférieur de travailleurs. L'utilisation de machines de plus en plus nombreuses et de plus en plus coûteuses a une double conséquence pour le capital : d'une part, le *taux de plus-value*

qui englobent toutes les écoles. Keynes me semble occuper une position intermédiaire sur cette question. – C'est plutôt dans une perspective de théorie de l'équilibre que Schabacker discute de la théorie marxienne du capital dans son rapport avec la théorie moderne (Klaus SCHABACKER, « Die moderne ökonomische Theorie und die Kapitaltheorie von Marx », in *PROKLA* 111, 1998, p. 303-330).

pv/v augmente, et d'autre part, il faut désormais plus de capital constant et moins de capital variable pour produire la même quantité de produits, c'est-à-dire que la *composition de la valeur* du capital (le rapport c/v) augmente également.

C'est à partir de ces relations – qui sont déjà déduites dans le livre I du *Capital* – que Marx tente de justifier dans le livre III la très controversée « loi de la baisse tendancielle du taux de profit ». Cette « loi » est souvent considérée comme un fondement indispensable de la théorie marxienne de la crise, ce qui explique l'énergie avec laquelle sa validité a été contestée. Dans ce qui suit, je veux montrer d'une part que la critique de cette loi est justifiée, mais d'autre part, en quoi la théorie marxienne de la crise *ne dépend pas*, dans son contenu essentiel, de cette loi.

Avec la « loi de la baisse tendancielle du taux de profit », Marx n'entendait ni faire une généralisation de résultats empiriques, ni réfléchir à sa plausibilité, il prétendait plutôt avoir prouvé que cette loi « est une nécessité évidente découlant de l'essence du mode de production capitaliste⁴⁹ ». Mais cela fixe aussi des critères strictes pour sa justification⁵⁰.

Marx développe son argumentation en deux temps. Il présente d'abord la « loi en tant que telle » (livre III, chapitre 13), puis il discute des « causes contraires » (livre III, chapitre 14) qui

49. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 223 ; p. 211 ; voir aussi p. 231 ; p. 219. – La « loi » de Marx ne se réfère pas au taux de profit d'un capital individuel, mais au taux de profit social moyen. Or, pour que celui-ci baisse, il faut que les taux de profit de la plupart (ou des plus grands) des capitaux individuels baissent. Marx part donc d'un capital individuel quelconque, mais typique. S'il est possible de montrer que son taux de profit baisse à long terme, alors le taux de profit moyen baissera également à long terme.

50. C'est pourquoi Marx suppose, pour déduire la loi, que la valeur de la force de travail est déterminée par un niveau inchangé du panier de subsistance, de sorte que la valeur de la force de travail diminue proportionnellement à la valeur des moyens de subsistance. S'il parvient à déduire la loi dans ces conditions, il aura montré que le mode de production capitaliste a une tendance immanente à la chute du taux de profit qui est totalement indépendante du fait que les luttes autour du travail entraînent une augmentation du niveau de reproduction et donc une augmentation de la valeur de la force de travail.

atténuent la chute du taux de profit et conduisent parfois à une hausse du taux de profit, mais qui ne peuvent pas empêcher la loi de s'imposer à long terme. La critique suivante porte surtout sur la première partie, il s'agit donc de montrer que « la loi en tant que telle » ne tient déjà pas.

Marx considère tout d'abord le cas d'une composition croissante de la valeur du capital pour un taux de plus-value inchangé. Cette constellation conduit en effet nécessairement à une chute du taux de profit⁵¹. Cependant, Marx affirme juste après que cette chute du taux de profit se produirait *aussi* en cas de hausse du taux de plus-value⁵². Mais il ne s'ensuit aucune justification, ce qui est hautement problématique : l'augmentation de la composition-valeur a pour effet une baisse du taux de profit, et l'augmentation du taux de plus-value une hausse. Le mouvement du taux de profit dépend donc de l'effet le plus fort. Si l'on affirme que le taux de profit baisse, il ne suffit pas de montrer que la composition-valeur augmente (ou que la force de travail individuelle utilise toujours plus de moyens de travail en raison de l'augmentation de la productivité), il faut montrer que la composition de la valeur c/v augmente à long terme *plus rapidement* que le taux de plus-value p/v ⁵³.

Une augmentation de la productivité qui entraîne une certaine augmentation du taux de plus-value peut avoir été obtenue de deux manières différentes : dans un cas par l'utilisation de beaucoup de capital constant supplémentaire, dans un autre cas par l'utilisation de peu de capital constant supplémentaire. Il

51. *Ibid.*, p. 221 *sq* ; p. 209 *sq.* – Marx fait ici abstraction du capital fixe, comme la plupart du temps lorsqu'il s'agit de la chute du taux de profit.

52. *Ibid.*, p. 223 ; p. 211. – Il n'est donc pas exact, comme on l'a parfois prétendu, d'affirmer que Marx déduit sa loi en supposant que le taux de plus-value est constant et qu'il inclut la hausse du taux de plus-value parmi les causes qui s'y opposent : ce qu'il considère, c'est un taux de plus-value qui augmente pour d'autres raisons qu'une hausse de la productivité, par exemple en raison de l'intensification du travail ou d'un allongement de la journée de travail.

53. Cela devient immédiatement évident si l'on simplifie par v l'expression du taux de profit $p' = pv / (c + v)$. On obtient alors $p' = (pv/v) / (c/v + 1)$.

n'est pas possible ici de faire une affirmation générale. Mais on ne voit pas alors comment une justification générale (« découlant de l'essence du mode de production capitaliste » et non de circonstances particulières) pourrait expliquer que la composition-valeur non seulement augmente, mais qu'elle croît à *la longue* nécessairement *plus vite* que le taux de plus-value.

On trouve cependant chez Marx un autre argument, qu'il semble considérer comme suffisant pour justifier la chute du taux de profit. L'essentiel de cet argument est déjà développé dans le livre I⁵⁴, mais c'est dans le livre III qu'il apparaît le plus clairement, au chapitre 15⁵⁵. La masse de plus-value produite par un certain nombre de forces de travail est égale à ce qui est produit par l'ensemble de ces forces de travail et à la plus-value fournie par chacune. La diminution du nombre de forces de travail peut être compensée dans un premier temps par une augmentation du taux de plus-value (c'est-à-dire de la masse de plus-value fournie par chaque force de travail). Cette compensation trouve toutefois une limite à un moment donné : si 24 travailleurs fournissent chacun 2 heures de travail supplémentaire par jour, cela donne 48 heures de travail supplémentaire. Si l'on n'emploie plus que deux ouvriers au lieu de 24, ces deux derniers ne pourront jamais fournir 48 heures de travail supplémentaire, quelle que soit l'augmentation du taux de plus-value. Marx en conclut que si l'augmentation du taux de plus-value « peut entraver la baisse du taux de profit, elle ne saurait la faire cesser⁵⁶ ».

Mais pour que l'exemple donné prouve une chute du taux de profit, le capital qui emploie les 2 ouvriers doit être aussi grand que le capital qui employait auparavant les 24 ouvriers, car c'est seulement ainsi que la diminution de la masse de plus-value entraîne une diminution du taux de profit. Si le capital

54. Karl MARX, *Le Capital*, livre I, MEW 23, p. 322 sq ; p. 340 sq.

55. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 257 sq. ; p. 241 sq. – Le fait que Marx, bien qu'il pense avoir prouvé la loi dès le début du chapitre 13 du *Capital* (*ibid.*, p. 223 ; p. 211), ne cesse de faire des tentatives pour la justifier, laisse supposer qu'il n'est pas tout à fait à l'aise avec ses propres preuves.

56. *Ibid.*, p. 258 ; p. 242.

avait également diminué, il faudrait déterminer ce qui a le plus diminué, le capital ou la masse de plus-value. Marx considère manifestement que l'hypothèse selon laquelle le capital est resté le même ne pose pas de problème, mais ce n'est pas le cas. Le capital total avancé se compose du capital constant c et du capital variable v , v est le produit du nombre de travailleurs selon la valeur de la force de travail. Si le nombre d'ouvriers passe de 24 à 2, le capital variable se réduit déjà à un douzième de son ancienne valeur, la valeur de la force de travail restant inchangée. Nous devons en outre supposer que la valeur de la force de travail a fortement diminué, étant donné que la productivité du travail a entre-temps augmenté (et ce de manière considérable, étant donné que le nombre de travailleurs nécessaires a lui aussi considérablement diminué). Le nouveau capital variable représentera donc, dans tous les cas, moins d'un douzième de l'ancien capital variable. Pour que le capital total reste le même, il faut non seulement que le capital constant ait augmenté en général, mais aussi qu'il ait augmenté suffisamment pour remplacer le capital variable économisé (c'est-à-dire plus de $11/12$ du v initial) – et c'est là que réside le problème. Il ne suffit pas de prouver que la croissance du capital constant a lieu⁵⁷, il faudrait montrer que la valeur du capital constant a augmenté *dans une certaine proportion*.

La « loi » de Marx est hantée par d'autres exemples apparemment frappants qui reposent sur des suppositions tout aussi problématiques. La situation est toujours similaire : on peut à partir de deux grandeurs certes rendre plausible la *direction* du mouvement, mais pour démontrer la chute du taux de profit, il faudrait pouvoir se prononcer sur la *proportion quantitative* de

57. Au fond, on rencontre déjà des problèmes si l'on veut prouver cette croissance de manière rigoureuse. Marx lui-même cite, parmi les causes qui s'opposent à la chute du taux de profit, la diminution du prix des éléments du capital constant suite à l'augmentation de la productivité et concède : « Dans tel ou tel cas, la masse des éléments du capital constant peut même augmenter, tandis que sa valeur reste inchangée ou même baisse. » (*ibid.*, p. 246 ; p. 231). Mais il n'est pas démontré qu'il s'agit nécessairement que de cas isolés.

ces mouvements (si la composition-valeur augmente *plus vite* que le taux de plus-value, si le capital constant augmente *plus* que le capital variable diminue, etc.) et cela n'est pas possible au niveau général de l'argumentation que Marx vise⁵⁸. Cela ne signifie évidemment pas que le taux de profit ne pourrait pas baisser, mais seulement qu'on ne peut pas justifier une *loi* de la baisse tendancielle du taux de profit qui serait valable sur le long terme.

Depuis la perspective d'une théorie de la valeur-travail, qui suppose possible de déterminer la valeur uniquement à partir de la production, cette loi peut être hautement problématique. Mais pour une théorie monétaire de la valeur, les approches de la théorie de la crise qui sont intéressantes se trouvent justement dans les réflexions de Marx qui ne dépendent pas de cette « loi ». Marx n'a pas développé de théorie unifiée de la crise. Ses réflexions sur la théorie de la crise n'ont cessé d'évoluer, et on observe ainsi des approches très différentes pour justifier les tendances à la crise⁵⁹. Au début du chapitre 15 du livre III du *Capital*, Marx présente très brièvement la justification la plus générale et en même temps la plus en adéquation

58. Il est nécessaire de connaître trois grandeurs et pas seulement deux tout simplement parce que le taux de profit, quelles que soient les constructions conceptuelles utilisées pour le décrire, est toujours exprimé par un quotient. Pour déterminer la direction dans laquelle un quotient se déplace (s'il augmente ou s'il diminue, peu importe de combien), il n'est pas seulement nécessaire de connaître la *direction* du mouvement du numérateur et du dénominateur, il faut également déterminer lequel des deux est plus rapide que l'autre. J'ai abordé plus en détail les différentes manières dont on a tenté de sauver cette « loi » dans *Die Wissenschaft vom Wert* (*op. cit.*, p. 327 sq.), où l'on trouve également d'autres références bibliographiques sur le débat.

59. On ne trouve pas seulement des contributions à la théorie de la crise dans *Le Capital*, mais aussi dans les *Grundrisse* et dans les *Théories sur la plus-value*, le tout formant différentes facettes (parfois contradictoires) d'un projet inachevé. Le développement et les différents aspects de la théorie marxienne de la crise ont été étudiés dans des perspectives très différentes, voir par exemple Makatoh ИТОИ, « Die Entwicklung der Krisentheorie bei Marx », in *PROKLA* 22, 1976, p. 101-123, Simon CLARKE, *Marx's Theory of Crisis*, Londres, 1994, et Michael HEINRICH, *Die Wissenschaft vom Wert*, *op. cit.*, p. 341 sq.

avec les prérequis d'une théorie monétaire de la valeur (qui comprend toujours déjà la production et la circulation) d'une tendance à la crise qui serait immanente au mode de production capitaliste. Dans ce passage, il constate que les conditions de l'« exploitation » et de la « réalisation » de la plus-value non seulement divergent dans le temps et dans l'espace, mais surtout qu'elles sont soumises à des déterminations différentes :

Les unes n'ont pour limite que la force productive de la société, les autres les proportions respectives des diverses branches de production et la capacité de consommation de la société. Or celle-ci n'est déterminée ni par la force productive absolue, ni par la capacité absolue de consommation, mais par la capacité de consommation sur la base de rapports de distribution antagoniques, qui réduit la consommation de la grande masse de la société à un minimum susceptible de varier seulement à l'intérieur de limites plus ou moins étroites. Elle est en outre limitée par la tendance à l'accumulation, la tendance à agrandir le capital et à produire de la plus-value sur une échelle élargie. C'est là, pour la production capitaliste, une loi, imposée par les constants bouleversements des méthodes de production elles-mêmes, par la dépréciation du capital existant que ces bouleversements entraînent toujours, la lutte générale de la concurrence et la nécessité de perfectionner la production et d'en étendre l'échelle, simplement pour se maintenir et sous peine de disparaître. [...] Étant donné cette base pleine de contradictions, il n'est nullement contradictoire qu'un excès de capital s'y allie à une surpopulation croissante⁶⁰.

Non seulement l'exploitation et la production de la plus-value ne connaissent pas de limite interne, mais la concurrence impose constamment aux capitalistes singuliers d'augmenter la productivité, et ceci ne peut souvent être réalisé que par une extension de la production. Marx oppose cette tendance à l'extension constante de la production et des possibilités de production à la « capacité de consommation de la société » limitée par le capitalisme puisqu'il ne permet qu'une réalisation limitée de la plus-value. Cependant, il ne formule pas ici une

60. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 254 sq. ; p. 239.

simple théorie de la sous-consommation⁶¹, il décompose plutôt cette capacité de consommation limitée en ses deux composantes principales : à savoir, la consommation de la « masse de la société » limitée par le salaire et la consommation du capital limitée par « l'instinct d'accumulation ». Les théories classiques de la sous-consommation se basent, pour justifier la crise, sur des salaires trop bas et sur le « déficit de la demande » qui en résulte. Or, le fait que les salaires soient inférieurs à la valeur des produits fabriqués est une condition préalable à l'existence de la plus-value et du profit ; le « déficit de la demande » constaté par les théories de la sous-consommation existe en fait toujours. La question de savoir s'il sera comblé dépend de la demande d'investissement des capitalistes – limitée par l'« instinct d'accumulation »⁶². Marx ne précise pas ici en quoi consistent ces limites de l'instinct d'accumulation, mais il est facile de rassembler les arguments qu'il fournit. Deux faits sont particulièrement pertinents.

D'une part, il s'agit de la contrainte concurrentielle à développer la productivité, mais ce développement s'impose de manière inégale et par à-coups : il peut notamment conduire à un renouvellement et à une extension accélérés du capital fixe, de sorte que le déficit de demande n'est éventuellement pas seulement comblé, mais qu'une demande excédentaire apparaît, ce qui déclenche de nouvelles impulsions d'investissement. Si, en revanche, le capital fixe vient d'être renouvelé, la demande de capital fixe diminue, de sorte qu'il existe des capacités excessives

61. On en trouve cependant des prémisses à d'autres endroits chez Marx. On cite ainsi volontiers l'affirmation suivante : « La raison ultime de toute véritable crise demeure toujours la pauvreté et la limitation de la consommation des masses, en face de la tendance de la production capitaliste à développer les forces productives comme si elles n'avaient pour limite que la capacité de consommation absolue de la société. » (*ibid.*, p. 501 ; p. 446). La théorie de la sous-consommation est ensuite fondamentalement rejetée dans l'un des derniers manuscrits du livre II du *Capital*, rédigé à la fin des années 1870 (voir Karl MARX, *Le Capital*, livre II, MEW 24, p. 409 sq. ; p. 359 sq.).

62. Il est donc loin d'être vrai, comme on le pense souvent, que la demande effective ne jouerait aucun rôle dans l'analyse de Marx (voir par exemple Anwar SHAIKH, « Eine Einführung in die Geschichte der Krisentheorien », in *PROKLA* 30, 1978, p. 24).

dans différentes branches, ce qui pèse sur la valorisation du capital⁶³.

Le second se rapporte à la relation entre le profit escompté et l'intérêt. L'analyse du crédit montre que le capitaliste individuel a toujours le choix d'accumuler ses profits passés (ainsi que les éléments de valeur du capital fixe qui lui reviennent) sous forme de capital industriel ou de capital fictif. Si les taux d'intérêt sont bas et que l'on s'attend à des profits futurs élevés, l'accumulation de capital industriel sera en outre augmentée par le recours au crédit, de sorte que le « déficit de demande » ne sera pas seulement comblé, mais qu'une demande excédentaire pourra apparaître. Inversement, des taux d'intérêt élevés et de faibles attentes en termes de profit entraînent une accumulation accrue de capital fictif, qui alimente également la spéculation, tandis que dans le domaine de la production industrielle, le « déficit de la demande » devient réel et peut encore s'accroître avec la persistance d'attentes minimales en termes de profit. Ce qui, au niveau de la circulation simple, apparaissait comme une *possibilité* générale de crise, l'interruption du mouvement A – M – A pour retenir la monnaie, prend une forme concrète si l'on considère que le processus capitaliste dans son ensemble n'est pas médiatisé uniquement par la monnaie, mais par le système de crédit : la marchandise produite de manière capitaliste (capital marchand) est vendue, non pas pour acheter à nouveau les éléments du capital productif (les moyens de production et la main-d'œuvre) avec le capital-monnaie obtenu, mais pour l'investir dans l'une des formes du capital fictif. Du côté du capital industriel, il reste ainsi des marchandises invendues et des capacités excessives, tandis que du côté du capital fictif peut se développer une hausse spéculative suivie d'un crash.

Le rapport spécifiquement capitaliste entre la production et la circulation, entre le profit et l'intérêt, entre le capital industriel et le capital fictif, engendre des tendances contradictoires pour lesquelles il n'existe pas de processus de compensation simple

63. On trouve ces développements évoqués très rapidement dans le livre II du *Capital*, MEW 24, p. 185 sq. ; p. 161 sq.

et automatique. Considérant cela, Keynes a mis en évidence l'importance de l'*incertitude* incalculable, non soluble dans un risque calculable : l'intérêt ne serait pas simplement le résultat de l'alternance de l'épargne et de l'investissement, qui conduirait automatiquement à un équilibre, comme le supposent les classiques et les néoclassiques, mais l'expression de la préférence pour la liquidité d'agents qui agissent dans l'incertitude : en disposant de monnaie, ils se prémunissent contre l'incertitude (caisse de précaution) ou ils détiennent de la monnaie pour des raisons spéculatives, pour ainsi tenter d'obtenir des avantages liés à l'incertitude (caisse de spéculation).

L'argument de l'incertitude avancé par Keynes est tout à fait correct, mais l'origine de cette incertitude reste obscure. Sa remarque sur l'avenir (« *we simply do not know* ») vaut pour toutes les périodes historiques, mais dans le contexte du capitalisme, elle a une signification complètement différente que dans tout autre mode de production. Ce n'est plus, comme aux époques précédentes, avant tout les intempéries ou les affres de la nature qui rendent la reproduction future incertaine, c'est précisément la *dynamique* spécifique du mode de production capitaliste lui-même, que Marx a mise en évidence, qui produit l'incertitude : la logique de la valorisation du capital, la production de plus-value relative, conduit à l'augmentation constante de la productivité, ainsi qu'à des bouleversements toujours nouveaux des conditions techniques et sociales de la production et de la reproduction, au déplacement des flux de demande, à la disparition d'anciennes branches et à l'apparition de nouvelles, à la dévalorisation de capitaux existants et à l'apparition de nouveaux capitaux dont la valorisation effective est pourtant loin d'être assurée. Avant que ces évolutions ne s'arrêtent à un quelconque « point d'équilibre », de nouveaux bouleversements ont déjà lieu, qui modifient l'ensemble du scénario.

Comme il n'existe pas de processus d'adaptation automatique pour les contradictions et les déséquilibres qui apparaissent dans ce processus dynamique, ils ne peuvent être résolus que momentanément lors d'une crise. Marx donne comme définition

la plus générale de la crise l'établissement par la force de l'unité de moments qui, bien qu'appartenant à un même ensemble, connaissent des évolutions indépendantes les unes des autres (comme nous l'avons esquissé plus haut pour le rapport entre production et consommation)⁶⁴. Ce processus n'est possible qu'au prix de coûts matériels et sociaux importants : les capitaux, qu'ils soient investis dans le secteur industriel ou sur les marchés financiers, sont détruits, et les travailleuses et les travailleurs se retrouvent au chômage ou subissent une perte de salaire.

L'aspect destructeur de la crise rendait plausible l'idée que la théorie marxienne de la crise se résumait à une « théorie de l'effondrement », une idée qui ne faisait certes pas l'unanimité, mais qui était assez populaire au sein du mouvement ouvrier marxiste, toutes fractions confondues : des personnalités d'orientation politique aussi différente que Heinrich Cunow, Rosa Luxemburg ou Henryk Grossmann estimaient tout naturellement qu'il existait une « théorie marxienne de l'effondrement ». Or, *Le Capital* de Marx ne contient aucune théorie de l'effondrement. Certes, dans un passage connu du livre III, il est question des « limites » de la production capitaliste⁶⁵, or il ne s'agit pas de limites temporelles, ni d'un point final du développement capitaliste, mais de la limitation fondamentale qui accompagne ce développement : « Le moyen – le développement inconditionnel des forces productives sociales – entre continuellement en conflit avec le but limité, la valorisation du capital existant »⁶⁶.

Contrairement à l'idée d'une crise-effondrement, il faut

64. Par exemple dans les *Grundrisse* (MEGA II.1.1, p. 112 ; p. 140 ; MEGA II.1.2, p. 357 ; p. 408), dans les *Théories sur la plus-value* (MEW 26.2, p. 501) ou dans le livre III du *Capital* (MEW 25, p. 316 ; p. 291 sq.). Sur cet aspect central du concept marxien de crise voir également Elmar ALTVATER, « Der Kapitalismus in einer Formkrise. Zum Krisenbegriff in der politischen Ökonomie und ihrer Kritik », in *Aktualisierung Marx'*. Argument Sonderband 100, Berlin, 1983, p. 80-100.

65. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 260 ; p. 244.

66. *Ibid.* – Ce n'est que dans les *Grundrisse* que l'on trouve chez Marx des réflexions que l'on peut identifier comme étant une théorie de l'effondrement (MEGA II.1.2, p. 580 sq. ; p. 661 sq.). – Dans les années 1990, la théorie de l'effondrement a connu une renaissance surprenante dans les publications

retenir que les crises sont des *solutions*, même violentes, à des contradictions : les destructions causées par les crises sont en fait productives pour le développement ultérieur du *système* capitaliste. Cependant, chez Marx, la crise ne se réduit pas à la suppression des déséquilibres. La conception marxienne d'une dynamique capitaliste en crise (qui comprend, même si Marx ne les a pas explicitement distinguées, aussi bien les « petites » crises cycliques que les « grandes » crises structurelles et intercycliques) peut plutôt être interprétée comme une critique implicite de la dichotomie entre équilibre et déséquilibre répandue dans la science économique. Ce qui résulte de la crise, ce n'est pas un nouvel équilibre stable, mais une constellation de *cohérence* économique dont les caractéristiques ne peuvent justement pas être déterminées à l'avance. Cette constellation cohérente fournit les conditions formant le cadre à un nouveau mouvement d'accumulation, au cours duquel des moments cohérents divergent à leur tour, deviennent indépendants et minent ainsi la constellation cohérente, jusqu'à ce qu'une nouvelle crise soit finalement inévitable.

La représentation du mode de production capitaliste « dans sa moyenne idéale⁶⁷ » visée par Marx indique certes les *tendances* à la crise qui sont immanentes à ce mode de production, mais ne fournit pas un *modèle* général de crise auquel il ne resterait plus qu'à préciser quelques paramètres. Les processus de crise se déroulent dans un temps historique et dans des circonstances qui ne peuvent pas se répéter, ils portent donc toujours une signature historique. Ce n'est qu'une autre expression du fait que nous avons souligné plus haut : que la dynamique capitaliste produit une incertitude non calculable, un avenir économique imprévisible.

Cependant, le développement du capitalisme ne se fait pas

de Robert Kurz (par exemple Robert KURZ, *Schwarzbuch Kapitalismus*, Frankfurt/M, 1999) et du groupe Krisis, voir pour une critique de cette position, Michael HEINRICH, « Chute du capitalisme ? Krisis et la crise », *op. cit.*, ainsi que « Blase im Blindflug », in *Konkret*, 2000).

67. Karl MARX, *Le Capital*, livre III, MEW 25, p. 839 ; p. 751.

non plus dans un va-et-vient aléatoire. Si l'on compare les processus de mondialisation capitaliste du début du XXI^e siècle avec le capitalisme de la seconde moitié du XIX^e siècle, il apparaît clairement qu'une grande partie de ce que Marx considérait comme la « moyenne idéale » du mode de production capitaliste n'a acquis une vérité pratique que bien plus tard : ainsi, la production de plus-value relative dépend du fait que les moyens de subsistance consommés par la main-d'œuvre soient produits de manière capitaliste, ce qui n'a été imposé à un niveau mondial pour les pays capitalistes développés qu'avec le fordisme au XX^e siècle. L'internationalisation du système financier dans les années 1970 et 1980 a mis en évidence le fait que le système de crédit avait d'une part un effet de contrôle sur la production capitaliste, mais d'autre part aussi un effet de blocage, en ce qu'il crée de nouveaux instruments susceptibles d'augmenter la contradiction existant entre le capital industriel et le capital fictif.

Enfin, pour l'analyse marxienne de la « nature générale du capital », le fait que le capitalisme existait dans des États-nations singuliers n'avait qu'une importance secondaire, puisqu'il considérait le marché mondial comme « la base du mode de production capitaliste et l'atmosphère dans lequel [il] vit⁶⁸ ». Or cela aussi est devenu vrai dans la pratique, d'une manière complètement nouvelle au cours du processus de mondialisation des années 1990. Si le marxisme traditionnel et idéologique du mouvement ouvrier, tel qu'il a été décrit au début de cet article, a en grande partie disparu, il n'en va pas de même pour le projet de Marx d'une critique de l'économie politique : le niveau auquel se situe cette critique de l'économie semble en tout cas plus adapté au capitalisme du XXI^e siècle qu'à celui du XIX^e siècle.

68. *Ibid.*, p. 120 ; p. 119.